L'amplification dans le discours des grammairiens (XVI^e-XVII^e siècles)

Cendrine Pagani-Naudet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/362>
DOI : 10.4000/rhetorique.362
ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-292-9

Référence électronique

Cendrine Pagani-Naudet, « L'amplification dans le discours des grammairiens (XVI^e-XVII^e siècles) », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 05 décembre 2014, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/362> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.362>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'amplification dans le discours des grammairiens (xvi^e-xvii^e siècles)

Cendrine Pagani-Naudet

- 1 À qui appartient l'amplification ? Quel est son champ de pertinence ? Les dictionnaires¹ la rattachent prioritairement à la rhétorique. Pour autant, l'amplification est une notion opératoire pour explorer les grammaires françaises, dans leur contenu comme dans leur forme. Aussi, assumant pleinement l'ambiguïté de notre intitulé, réfléchissons-nous sur les rapports entre grammaire et amplification sous deux angles distincts : l'amplification est-elle un point susceptible d'être abordé dans les grammaires ? La grammaire française est-elle un sujet digne d'être portée par l'amplification ? Notre entreprise est périlleuse parce qu'elle est vaste et parce qu'elle suppose réglées la délimitation d'un genre (la grammaire) et l'élucidation de la notion (l'amplification), toutes choses dont il s'agit précisément d'affiner la connaissance. C'est pourquoi nous bornerons nos prétentions. Pour ce qui est de l'ensemble des textes sur lesquels portera notre investigation, nous suivrons la sélection que propose le corpus Garnier². C'est une sage facilité que de nous en remettre aux spécialistes qui ont sélectionné ces textes pour leur représentativité. Quant à la question de l'amplification, notre démarche consistera à nous laisser guider par les mots. Une enquête lexicale effectuée à l'aide des outils d'exploration du même corpus Garnier montre que, si le mot *amplification* ne figure pas dans les grammaires, en revanche les auteurs recourent volontiers à l'adverbe *amplement* pour qualifier leur discours.

1. L'amplification dans les grammaires du français, la permanence du rhétorique

- 2 S'interroger sur l'existence d'un discours sur l'amplification dans les grammaires offre une occasion de revenir sur l'articulation de deux disciplines — la grammaire et la rhétorique —, et d'observer les transferts conceptuels incessants qui animent leurs rapports.

1.1 L'amplification aujourd'hui

- 3 La notion d'*amplification* n'est plus accessible aujourd'hui dans toute sa richesse. Le mot souffre d'une double usure, que lui infligent l'usage et des tentatives de reconceptualisation récentes. À l'application linguistique qu'en fit Benveniste³, succède aujourd'hui un emploi plus flou, plus extensif, qui s'appuie sur le sens courant mais entend assumer l'héritage rhétorique et exploiter cette stratification sémantique pour poser l'idée d'un *continuum* de la phrase au discours. Le mot *amplification* désigne dans ce contexte un phénomène d'enrichissement de la phrase :

Ces opérations syntaxiques ne sont pas très nombreuses. La principale est l'amplification. Concept d'origine rhétorique qui désigne, dans ce cadre, « le mode par lequel une production discursive est développée pour rassembler le plus grand nombre d'idées possibles en liaison avec son sujet » [...]. Le GN peut ainsi être amplifié par ce que l'on appelle « expansions du nom ». L'insertion consiste à insérer entre les groupes qui constituent l'ossature de la phrase [...] d'autres groupes non nécessaires sur le plan syntaxique même s'ils sont importants sémantiquement. Ce sont les apostrophes, les appositions et les compléments de phrase (compléments circonstanciels de la tradition). L'amplification peut développer un groupe par une adjonction intégrative. Par exemple, le fait d'ajouter un adjectif épithète dans un groupe nominal place l'adjectif sous la dépendance du substantif tête du groupe⁴.

L'amplification explore toutes les circonstances d'une action : c'est pourquoi elle peut utiliser les compléments de phrase et les appositions. [...] L'amplification joue également à l'intérieur de la phrase et utilise des faits de langue que l'on peut regrouper en deux catégories, l'intégration et l'insertion⁵.

- 4 Coïncidence ou effet de la transposition didactique, cet usage se retrouve dans le libellé des programmes de l'école primaire. « Savoir amplifier une phrase » fait partie des compétences que doivent acquérir les élèves de CE2 et de CM1 :

Savoir amplifier une phrase en ajoutant des mots : en coordonnant par *et* un nom à un autre, un adjectif à un autre, un verbe à un autre [...]. Savoir amplifier une phrase simple par l'ajout d'éléments coordonnés (*et, ni, ou, mais* entre des mots ou des phrases simples ; *car, donc* entre des phrases simples), d'adverbes, de compléments circonstanciels et par l'enrichissement des groupes nominaux⁶.

- 5 *Amplification, amplifier* sont des mots qui, sans le moindre appareil théorique, apparaissent dans les conseils prodigués aux candidats des concours :

L'expression brève se voit alors enrichie autant du point de vue du contenu que de la diversité et de la précision du style. Les questions *quand, comment, pourquoi* et *qui* vous permettront d'amplifier vos groupes nominaux⁷.

- 6 À première vue, de tels emplois émoissent les contours d'une notion complexe que d'aucuns préféreraient rapatrier dans son champ d'élection, à savoir celui de la rhétorique. Cette approche essentiellement quantitative de l'amplification a toutefois pour elle l'évidence – elle prolonge le sens courant du mot – et l'assise de la tradition. En effet, l'emprunt et la démarche qui le sous-tend n'ont rien de particulièrement innovant. Ainsi, Tamines & Pelizza revendiquent une

démarche progressive qui part de la proposition-noyau [...] pour montrer comment, par paliers, se construit ensuite la phrase, dans une procédure d'amplification, puis, par enchaînement de ces phrases envisagées non plus comme terme de la grammaire de phrase, mais comme unité de base de la grammaire textuelle, le texte, et comment enfin ce texte ne prend son sens que dans une situation de communication⁸.

Les deux auteurs reconduisent par là des pratiques pédagogiques fort anciennes et rendent explicite un continuum que le professeur de français expérimente depuis longtemps :

Enseigner le français se construit historiquement comme un processus circulaire entre les différents domaines notamment grammaire, lecture, écriture [...] l'utilité de la grammaire pour écrire des textes est un leitmotiv constant de la méthodologie du français⁹.

En témoignent les titres d'ouvrages comme *Grammaire pour lire et pour écrire*¹⁰, ou encore les textes officiels :

La grammaire ne doit pas être considérée comme une discipline distincte, indépendante, portant en elle sa propre fin. L'exercice grammatical, en effet, ne prend son sens et sa motivation que s'il contribue à l'enrichissement de l'expression orale et écrite. Il doit conduire l'enfant à observer les faits du langage, à comprendre la signification et la valeur des tours et des structures que l'usage lui fournit, à les disposer à l'intérieur de la phrase, dans l'ordre et la perspective qui correspondent à la succession des faits et au mouvement de la pensée¹¹.

7 Les élèves apprennent aujourd'hui à *amplifier*, c'est-à-dire à rallonger des phrases en exploitant les propriétés morphologiques et syntaxiques des catégories qu'ils manipulent. Le mot *amplification* semble succéder à d'autres comme *expansion* ou *enrichissement*. Le renouvellement terminologique masque la forte stabilité des pratiques.

8 Ces exercices d'écriture rappellent en effet l'ancienne amplification, exercice initialement réservé à l'apprentissage du latin, qui sera transposé à l'apprentissage du français¹². Cet exercice de composition, couronnement du cursus scolaire et de la classe de rhétorique, donnait lieu en amont à des exercices de phraséologie qui entraînaient l'élève à développer sa phrase. « Une marche progressive et naturelle », telle est la méthode que décrivait déjà le prospectus annonçant la publication du manuel de l'abbé Laporte, intitulé *Manière de Se Servir du Traité élémentaire de Littérature, et devoirs à donner aux élèves* :

Il leur donne d'abord des exercices de phraséologie ; ensuite il leur apprend à trouver des idées, à les placer dans un ordre convenable, et à leur donner des développements pleins de raison ; et ce n'est qu'après ces deux exercices préparatoires, qu'il arrive à la composition. Son ouvrage se trouve ainsi divisé en trois parties bien distinctes. *Première partie ou exercices préparatoires à l'amplification*. Cette première partie comprend des exercices de phraséologie gradués et raisonnés sur les mots propres, les épithètes, les adverbes, les substantifs, les verbes, les participes remplaçant les propositions incidentes trop fréquentes, les tours et les tournures¹³.

9 Ce mouvement ascendant, des structures de la langue vers la réalisation pleine de la parole, ne doit pas en dissimuler un second qui « descend » de la rhétorique vers la grammaire, dont les composantes majeures semblent déterminées par l'édifice final, c'est-à-dire le discours. Les manuels de grammaire organisent la description des structures de la langue autour du nom et de ses extensions, du verbe et ses compléments, de la phrase simple à la phrase complexe. La *Grammaire méthodique du français* parle de « phrase étendue », ou de « groupe nominal étendu », et présente des manipulations syntaxiques qui pour décrire les structures de la langue pourraient néanmoins être prolongées par le pédagogue par des applications écrites de transformation et d'enrichissement. Mais le meilleur exemple reste celui des compléments circonstanciels :

À la rhétorique, le circonstanciel de notre grammaire scolaire doit trois choses : son nom, ses caractéristiques fondamentales et sa procédure d'identification. C'est donc là qu'il trouve sa véritable origine, beaucoup plus que dans la commutation avec l'adverbe ou dans sa nature le plus souvent accessoire¹⁴.

- 10 La manipulation de ce nouveau concept donne lieu à des exercices d'expression, et à la mise en place d'une « rhétorique enfantine », selon l'heureuse formule d'André Chervel¹⁵ quand il donne l'exemple suivant : le père Girard « lance ses élèves dans la rédaction : “Formez des propositions avec les adverbes de lieu *ici*, *y*, *là*”, “Achevez les propositions suivantes en y ajoutant un déterminatif de temps” ». L'amplification offre donc un lieu d'observation éloquent du chevauchement disciplinaire, lequel n'est pas inhérent aux bricolages des pédagogues. En effet, les débuts de la grammaire française ne sont pas caractérisés par un partage des tâches plus sûr, en dépit d'une terminologie peut-être plus prudente.

1.2. Au xvi^e siècle : la question de l'intonation

- 11 Le mot *amplification* n'appartient pas au vocabulaire des grammairiens de la Renaissance et du xvii^e siècle. L'absence du mot n'implique pas l'absence de la chose mais indique bien que, dans un premier temps du moins, la démarcation entre grammaire et rhétorique suit une ligne de partage assez claire. La grammaire s'occupe de la correction de la langue, non de l'élaboration du discours. C'est du moins ce qu'affirment Ramus et ses disciples, promoteurs de cet « effort d'autonomisation des disciplines linguistiques, caractéristique des années 1550 et suivantes¹⁶ ».
- 12 Parmi les grammairiens du xvi^e siècle, c'est dans le *Devis de la langue française* d'Abel Matthieu que les noms *amplification* et *ampliation* ou encore le verbe *amplifier* apparaissent de la manière la plus insistante. Ces mots s'appliquent davantage à la langue qu'au discours (nous soulignons) :

Usons donc de noz termes particuliers s'il est possible, ou les assemblons pour adsuivre la sentence et les graces des auteurs que nous traduysons, car cest le seul moyen pour *amplifier* le domayne du Francoys [...]. Laugmentation et accroissement de la langue Francoise vient de nécessité, et du besoing qu'on en a¹⁷.

Un nommé Guillaume Poyet [...] fut cause de l'augmentation et *ampliation* de nostre langue, lors qu'il abolit la plederie qu'on souloit faire en latin et feist faire defenses aux courtz de Parlemens de ne plus donner les arrestz en autre langue et escripture qu'en Francoys : car depuis on a tousjours tasché à multiplier les motz Francoys pour demonstrier proprement les choses, et les toucher du doigt comme en cest art de pratique les personnes sont Inventifves et cauteleuses. J'ose bien dire que ce moyen tout seul est suffisant de mectre le commun parler au hault d'honneur et comble de perfection¹⁸.

A ceste suyte voyt on courir Theologiens et gens de religion lesquelz ne se sont pas feinctz et ne se feignent pas encores à donner *ampliation* à ceste langue, et à luy hausser son autorité et grandeur tant en parolle, qu'en escripture. Car eloquence et force à persuader est aujourd'huy en eulx une grand part de leur bien et scavoir, es uns estant tonnerre en predication, es uns demonstration de Dieu ocilaire [*sic*] par motz declaratifz de l'evangile, es uns estant impetuosité pour combatre en force de taureau alencontre des adversaires ou contredisans hereticques, et trenchent si bien de ce cousteau qu'ilz ne laissent rien derriere impuny, veritablement diroit on que c'est miracle de Dieu dequoy ceste langue se scait si bien approprier au subject evangelicque, en sorte qu'il semble que la facilité de l'un en descende et la grace et copie de l'autre en soit augmentée¹⁹.

13 Il s'agit à la fois d'enrichir la langue en augmentant son stock lexical, mais aussi de travailler à son prestige. *Le Devis de la langue française* intègre donc des problématiques rhétoriques, ce dont témoigne l'ensemble du vocabulaire (*eloquence, copie*).

14 Mais Abel Matthieu est bien le seul à faire un usage aussi régulier du mot. Les autres auteurs de notre corpus — lesquels procèdent à une description de la langue française plus conforme aux attendus du genre — ne retiennent pas *amplifier*. Le mot figure en revanche dans les ouvrages consacrés à la rhétorique, par exemple chez Fouquelin :

Il reste à expliquer la quatrième espèce de la figure de sentence, qui gist en l'amplification de ce de quoy il est question : de laquelle se trouvent trois manières, Exclamation, Sustentation, Licence. Exclamation, est un cri et elevement de voix, inventé pour augmenter et amplifier : Lequel est souventesfois déclaré par ces notes, ô, *helas, las, ah, hé*, et autres semblables²⁰.

15 Cette circonspection terminologique ne doit pas nous leurrer sur l'efficacité du découpage disciplinaire. Sans revenir aux fondements mêmes – le recours aux figures de construction, le rapport complexe entre figure et solécisme –, on voit bien comment certaines « parties » du langage résistent au partage. Il en va ainsi de tout ce qui touche à l'intonation, notamment l'exclamation, que Fouquelin associait à l'amplification.

16 La prononciation en effet ne peut être étrangère au grammairien qui envisage la langue dans sa dimension sonore, et l'exercice de lecture comme une réalisation vocale. Fouquelin distingue bien ce qui relève de la grammaire et ce qui revient au rhéteur :

Pronuntiation est une partie de Rhétorique, laquelle montre à exprimer commodement & mettre hors l'élocution & l'oraison conçue en l'esprit. [...] Pronuntiation a deux parties, la voix [...] & le geste. Quand la bouche d'un enfant sera formée par le grammairien en sorte qu'il prononce tous les sons des lettres rondement & parfaitement [...] & les profère avec l'accent requis & convenable & aussi quand il pourra distinguer les virgules, les membres, les périodes doucement de son haleine entrecoupée, retenue & reprise : Quand dy-ie l'enfant aura appris tout cela du grammairien : Alors le Rhéteur luy montrera de quelle variété & inflexion de voix il faudra user en toutes sentences, figures & affections de l'oraison²¹.

Néanmoins les conseils du grammairien empiètent facilement sur la discipline connexe :

Notez qu'il conuient en lisant accommoder, & attremper la voix, selon les figures, & affections de la matière, & sentence que lon traite : car le changement du deuis, & propos, requiert aussy quelque mutation, & variété de voix, soit en l'abaissant, deprimant, moderant, ou esleuant, ainsy que denotent, & requierent les annotations des marques, & poincts susdits²².

17 De telles citations contredisent l'analyse de P. Kuentz, pour qui la grammaire « ignore l'intonation, les articulations et les pauses du discours²³. » C'est oublier ce que fut la grammaire à ses premières heures. Louis Meigret par exemple accordait une place très importante à l'intonation, à la prononciation, à la question des pauses et de l'apostrophe. Il décrit longuement l'interjection et l'altération sonore induite par une émotion :

L'interjection est une voix d'une passion excessive : soit par admiration, courroux, joie, mélancolie ou épouvantement. Laquelle nature a inventée d'une par trop grande émotion d'esprit, par colère ou joie : ou bien d'une par trop contrainte retraite à cause d'une grande appréhension mélancolique épouvantable ou admirable : de sorte qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme, étant cette passion formée, d'user de quelque modérée façon de parole.

Et pour tant voyons-nous que les enflambés de courroux parlent brutalement, sans ordre et en paroles syncopées, pour la trop grande élévation d'esprits que la colère

enflambée émeut dedans les veines : là où au contraire la passion mélancolique repousse d'une grande détresse, peur ou épouvantement les esprits : de sorte qu'à peine peut la langue former rien promptement que quelque voix plaintive : comme *hao, hay*. Et si la passion quelquefois continue, nous usons de paroles selon que la véhémence commence quelque peu à décliner [...].

Il en est d'autres dont je me déporte, pour autant que la plupart d'elles tiennent d'une inconstance, impatience ou surprise : attendu que la fragilité de l'homme est prompte à se rendre et tourner à la diversité des passions qui s'offrent. Mais comme ces passions soient communes à toutes nations et que la seule nature les engendre sans aucun discours, il advient qu'elles sont presque toutes unes à tous peuples et langues : tout ainsi que les soupirs et plaintes sans forme de parole²⁴.

- 18 L'interjection est la dernière partie du langage abordée par Meigret²⁵. Elle n'est pas décrite comme un moyen employé consciemment en vue de produire un effet. Meigret ne l'associe pas à l'amplification. Mais il est impossible d'en faire autre chose qu'un acte de discours. Le grammairien ne peut l'éluder dans la mesure où son apparition perturbe l'ordre des mots et la netteté de leur articulation. La catégorie que l'auteur aborde ici n'entretient que des rapports lâches avec la langue nationale, c'est plutôt son caractère universel qu'il souligne. Le grammairien atteint une zone de la langue qui, n'étant plus soumise à des règles, devient irréductible à son activité. C'est pourquoi il s'en « déporte » et renonce à dresser la liste des interjections, liste qui relève de conventions écrites et non de l'acte lui-même.

- 19 En revanche, il aborde l'exclamation lorsqu'il décrit la prosodie. Il envisage la différence entre la diction correcte et une diction qui s'écarte de la norme, du fait de la déclamation, du régionalisme ou de l'émotion :

Nous voyons taxer les Normands de mauvaise prononciation française, pour un accent aigu qu'ils font en la dernière syllabe d'une clause. Ce qu'aussi font d'une bien mauvaise grâce et quasi comme en ton nos joueurs de passion lesquels, pour le comble du vice, font une brève longue : comme *Sire Pilaté* pour *Pilate*²⁶.

Voilà donc quant aux accents que nous observons en un langage modéré sans colère ni plainte : car alors chacun les corrompt selon sa manière de cris et plaintes²⁷.

- 20 Meigret est sensible à ce qui peut faire obstacle à l'élocution correcte : il décrit les règles qui conduisent à l'enchaînement régulier des accents, mais les déformations et accidents liés à l'usage régional, à la pompe dramatique, ou encore à l'émotion introduisent une perturbation dans la ligne prosodique. Ces questions ne sont pas pour Meigret un domaine résiduel : la distribution des accents participe à l'appréhension globale du discours et à l'analyse de ses composantes.
- 21 L'amplification n'est donc pas un concept que manipule le grammairien de la Renaissance : le mot même n'appartient pas à son métalangage, et le champ qu'il couvre en rhétorique ne figure dans les grammaires que sous forme fragmentaire. Mais ces fragments sont d'importance parce qu'ils maintiennent dans le champ du grammairien un noyau rhétorique plus riche au fond que tout ce qui s'en tient à l'ornementation du discours. À travers les développements sur l'exclamation, sur l'interjection, sur l'intonation, c'est la véhémence de l'expression en acte qui est considérée, chose qui n'est pas sans rapport avec une approche non quantitative de l'amplification.

1.3. Au xvii^e siècle : syntaxe et style

22 L'éviction complète de la rhétorique est donc difficile, et ce d'autant plus que la visée du grammairien est complexe et ambiguë. Dès l'origine, il se donne pour objet la langue française et ses principaux destinataires sont des étrangers. Les premières grammaires ne se pensaient pas comme un outil complet et renvoyaient le lecteur à l'immersion²⁸ et aux disciplines connexes. Donner les règles du discours correct débouche insensiblement sur des conseils en matière d'éloquence. Il faut bien expliquer dans quelles conditions il convient d'employer telle ou telle forme. La règle doit ménager l'usage et l'usage s'observe en situation de discours. La publication des *Remarques* n'est pas étrangère à cette évolution : « vers le milieu du xvii^e siècle, on ne peut plus écrire de traités grammaticaux sans faire référence (et révérence) à Vaugelas²⁹ ». Les grammaires intègrent des observations sur le bon usage, et certaines indiquent dans le titre l'extension de leur domaine³⁰. Dès lors, même si le mot *amplification* n'est pas employé, ce qui pourrait s'y rapporter apparaît dans les grammaires, de manière plus ou moins dispersée.

23 Les auteurs n'assignent pas à une catégorie morphologique ou à une construction syntaxique un effet discursif singulier. Ils prévoient des rubriques, distinctes de la description des parties du discours, consacrées à dispenser des conseils sur le style. La notion de style a de fait évolué dans le vocabulaire des grammairiens. Chez Meigret ou encore chez Maupas³¹, le terme renvoyait aux particularités nationales : le style français se distingue du style latin. Avec Irson (1651) ou Chiflet (1659), le lecteur rentre dans des considérations relatives à l'éloquence. Irson :

Pour rendre son stile agreable, il ne faut pas qu'il soit uniforme ; mais qu'il soit mêlé de plusieurs figures : [...] les discours sont plus persuasifs & plus agreables, quand l'expression en est diversifiée & accommodée aux lieux, aux temps, aux personnes & aux autres circonstances. C'est pour cette raison que l'on se doit servir de diverses espèces de figures, comme de Metaphores, quand on prend les mots ou les Phrases entieres dans un sens different de celui qui leur est naturel ; d'Interrogations, de Repetitions, de Gradations, d'Antitheses, ou d'Oppositions, de Comparaisons, de l'Ironie, de l'Apostrophe, de la Prosopopée & de plusieurs autres³².

24 Irson aborde ainsi, sans la nommer, les procédés que les dictionnaires associent à l'amplification :

Dans le stile sublime l'on se sert de la Definition des choses au lieu des mots simples ; du Nombre plurier au lieu du singulier. L'on y prefere les grands mots, comme sont les grands adverbess & les superlatifs qui finissent par quelques lettres dont le son est grave & éclatant, à d'autres mots qui ne remplissent pas agréablement l'oreille du Lecteur ou de l'Auditeur. L'on doit enfin soutenir la pensée que l'on veut exprimer, par l'addition de plusieurs mots mis de suite pour signifier une même chose, & disposez de sorte que les suivans ayent plus de force que les precedens³³.

25 Dans la grammaire de Chiflet, l'articulation syntaxe-rhétorique s'organise au gré d'un savant découpage. La différence entre syntaxe et style est chez lui tenue :

LA Syntaxe, n'est autre chose, que la construction & l'arrangement des mots, selon la conuenance qu'ils ont entre eux ; ou selon la force que l'un a de régir ou de gouverner l'autre, le tirant apres soy, de la façon que demande le bon vsage³⁴.

LE Stile n'est autre chose que la maniere d'exprimer les pensées, par le choix & par l'arrangement des paroles & des diuerses figures ou façons de les employer à cet effet³⁵.

- 26 La syntaxe relève de l'arrangement des mots en fonction de règles extérieures : les règles de construction des mots entre eux, la conformité à l'usage. Le style relève de l'arrangement adéquat à la pensée et à l'effet escompté. Le style est modulable, dans les limites de la syntaxe³⁶. Aussi, dans l'ordre de l'exposé, les règles de la syntaxe sont-elles présentées avant les sections relatives aux qualités du style.
- 27 Cependant les empiétements sont nombreux, et Chiflet ne respecte pas les délimitations annoncées dans sa table des matières. Ainsi, dans la section intitulée « observations de la syntaxe », il écrit :

Quelques-uns condamnent trop facilement les Synonymes, comme des redites superflues : mais ils servent à vne plus forte expression ; & Cicéron en a souvent usé : comme quand il dit *Aduersante & repugnante naturâ*. Toutefois il en faut user discrètement, & ne pas imiter Amyot en cela, qui est trop copieux en Synonymes, les entassant l'un sur l'autre. Sur tout il se faut garder des synonymes de phrases entières, redisant le mesme plusieurs fois en diverses façons, comme font Seneque & Ovide³⁷.

Cette observation est empruntée à Vaugelas³⁸. Chiflet reprend le reproche formulé à l'encontre d'Amyot, d'être trop « copieux », ainsi que l'image de l'entassement³⁹, la différence entre synonymes de mots et synonymes de phrases, que Vaugelas condamne pour leur longueur excessive. Il semble que Chiflet exploite toutes les nuances dans la classification des faits de langue : cette remarque sur le style synonymique ne relève plus tout à fait de la syntaxe (elle ne figure pas sous la rubrique consacrée aux « règles générales »), mais elle n'est pas classée parmi les remarques sur « les perfections du style ». Pour autant la matière même de son propos manipule des catégories relatives à la qualité de l'expression, et non plus à la correction de l'arrangement des mots entre eux.

- 28 Le grammairien soucieux de dispenser à ses lecteurs les bases d'un apprentissage efficace de la langue française donne inévitablement des recommandations permettant à son lecteur d'élaborer son discours selon des critères de correction, mais aussi d'adéquation aux circonstances et au destinataire. Ces conseils peuvent accueillir, sans les désigner comme tels et sans les organiser en système, des remarques se rapportant à l'amplification.

2. Le discours « ample » des grammairiens

- 29 Quel regard les grammairiens portent-ils sur leur propre discours ? D'une grammaire, l'utilisateur peut au moins attendre qu'elle respecte la norme qu'elle décrit et certains auteurs revendiquent ce devoir d'exemplarité. Maupas rédige sa grammaire en français, afin que « tout d'un mesme soin et labeur », son lecteur apprenne « la lecture & prononciation de la langue, l'intelligence, la phrase, le style, avec les reigles & preceptes, qui est faire d'une pierre plusieurs coups⁴⁰ ». Cette posture autoréflexive reste rare chez les grammairiens : s'ils s'attachent à définir les différents styles et les circonstances dans lesquelles on doit en faire usage, peu se situent explicitement par rapport à ces normes d'écriture. Ainsi quel style est adéquat à la description de la langue ? À quel modèle discursif se réfèrent les grammairiens ? Qu'en est-il de l'art avec lequel ils composent leur ouvrage ? Indéniablement, le genre et l'objet décrit imposent au grammairien nombre de routines et de contraintes, pour autant certains auteurs se distinguent par la singularité de leur écriture.

2.1. « Parler amplement »

- 30 Si le nom *amplification* est rare dans notre corpus, on trouve en revanche l'adjectif *ample* et plus souvent encore l'adverbe *amplement*. L'adjectif *ample* qualifie les noms *récit* ou *déclaration* :

Aucunes reigles pour plus ample declaration de ce que dict est es IX manieres precedentes⁴¹.

Nous faisons plus ample recit au second livre de nostre devis⁴².

L'adverbe accompagne les verbes *dire*, *expliquer*, *traiter* :

Pas, Point, desquels deux est amplement traicté au Dictionnaire Francois Latin⁴³.
et à ce mot et autres de sa qualité estant en unité y adjoustant s, ou x, vous en faictes le nombre de beaucoup comme j'ay dict cy devant, et diray plus amplement cy apres, pour laquelle raison nostre langue est estimée plus doulce que dautres⁴⁴.
Cest article nous est commun avec les Grecs, & mattens biẽ que vous en direz plus amplement en son lieu⁴⁵.

Ample et *amplement* soulignent le caractère étendu du discours, c'est du moins ce qui ressort des traductions que proposent Robert Estienne — *ample* traduit *verbosius* — ou encore Pillot :

Super hac re tibi iam multum scripsi, Je t'ay desia escrit amplement sur cest affaire, de cest affaire⁴⁶.

- 31 Meigret, quant à lui, emploie l'adverbe pour parler de la langue française, et l'associe à l'élégance :

Or est-il que notre langue est aujourd'hui si enrichie par la profession et expérience des langues latine et grecque, qu'il n'est point d'art ni science si difficile et subtile, ni même cette tant haute théologie (quoiqu'elle lui soit défendue, portant la peine de la coulpe d'autrui) dont elle ne puisse traiter amplement et élégamment⁴⁷.

- 32 Les auteurs du siècle suivant perpétuent cet usage. Oudin présente une nouvelle version de sa grammaire, plus développée que la précédente :

IE vous donne ma Grammaire beaucoup plus ample & plus nette qu'elle n'estoit auparavant⁴⁸.

Ample et *amplement* permettent aussi de renvoyer le lecteur à un autre passage de la grammaire ou à un autre ouvrage :

Il n'est ja besoin de redire icy ce qu'avons amplement déclaré de l'usage des prepositions⁴⁹.

Ce qui ne se peut pas disposer par tout de la sorte, quand on employe d'autres natures de verbes : c'est pourquoy ie vous renuoye au traicté qui suit, où j'en parleray le plus amplement qu'il me sera possible⁵⁰.

On peut voir des exemples de toutes ces figures dans les Grammaires des Langues particulieres, & sur tout dans les Nouvelles Méthodes que l'on a faites pour la Grecque & pour la Latine, où on en a parlé assez amplement⁵¹.

je me contente d'en parler ici en passant, pour suivre l'ordre que je me suis proposé dans ce petit Ouvrage. Je la réserve donc pour un Dictionnaire, où j'espère de la traiter plus amplement, pour l'utilité de ceux à qui cette connoissance est necessaire⁵².

- 33 Techniquement, l'auteur d'une grammaire se fonde sur une trame connue : beaucoup de celles qui sont rédigées à la Renaissance suivent le plan de Donat ou celui de Priscien, qu'elles adaptent et étendent. Il serait abusif de dire que ces auteurs antiques délivrent l'argument, voire le texte même que nos auteurs amplifient ou traduisent tout en adaptant le discours à la langue française. Néanmoins lorsque les grammaires se doteront d'une table des matières, le discours qui les suit n'est-il pas lu comme le

développement, l'amplification du squelette ? C'est adopter là une approche très restrictive de l'amplification. Notons cependant que lorsque les auteurs emploient l'adverbe *amplement* au sujet de leur propre discours, ils renvoient parfois à la section — éventuellement mentionnée dans la table — sous laquelle ils traitent *amplement* de tel ou tel sujet : c'est-à-dire dans un discours développé et dans lequel le point indiqué était central (celui sur lequel on insistait).

- 34 Développer et insister entrent dans les démarches du pédagogue. De ce point de vue, les grammaires de l'âge classique profitent de toute une réflexion sur la mise en texte des écritures saintes et des ouvrages de piété. Les jésuites notamment manifestent un sens de l'image et de la page dont on peut voir un écho dans les grammaires composées par des membres de la compagnie. La grammaire de Chiflet en offre un bon exemple. L'imprimeur a diversifié les tailles et les caractères. Ces marques soulignent l'organisation et la hiérarchisation du propos. Les outils typographiques guident le lecteur, lui permettant de s'orienter rapidement dans l'ouvrage et de distinguer les points auxquels il doit accorder de l'importance. La mise en page peut organiser une sorte d'anaphore graphique, qui organise et rythme visuellement le propos (voir sur la page en annexe la répétition *comme... excepté*). Il est à cette époque possible de parler d'« éloquence typographique », qui compense en quelque sorte l'absence et le silence du maître. Or, l'amplification n'est pas tout à fait étrangère à cette démarche, pour peu que l'on envisage sa « visée mémorielle », pour reprendre l'analyse de Stéphane Macé quand il écrit³³ :

On amplifie non seulement pour restituer à une chose son importance ou à un être toute sa gloire, mais encore « mettre en mémoire » ces qualités. [...] Il semble que cette dimension mémorielle de l'amplification doive être prise au sens large : il peut s'agir de tirer de l'oubli quelque chose qui a été indûment « minimisé » (et on retrouve alors le mécanisme habituel de compensation propre à l'amplification), mais aussi de prévenir les outrages du temps (ce qui relèverait davantage de l'intention « pédagogique » décrite dans le premier volet de cette étude : dire un peu plus, pour qu'il en demeure toujours quelque chose).

2.2 Amplifier : rectifier

- 35 C'est d'une amplification en miettes dont il a été question jusque là et il va de soi que le repérage de traits épars ne fait pas un discours amplifié. La langue a pourtant été un sujet susceptible de déclencher l'ardeur éloquente. C'est ce que révèle la lecture de Louis Meigret. Ce dernier ne recourt à aucun adjuvant typographique. Cette attitude — qui est peut-être aussi une stratégie — est largement compensée par les ressources discursives. À croire que mise en page méthodique et déploiement discursif s'excluent mutuellement. Il est en effet intéressant de noter que le traité de Robert Estienne, connu pour sa qualité typographique, se signale aussi par l'effacement énonciatif de l'auteur. Chiflet de même s'engage rarement dans une controverse : mais dans les pages de sa grammaire où il compose une argumentation nécessitant une lecture suivie, son texte retrouve le rythme de la pleine page. En somme, le discours ne peut produire tous ses effets s'il court le risque de la fragmentation, laquelle est encouragée par les renvois, les alinéas numérotés.
- 36 Le cas de Meigret est le plus éclairant, et mérite qu'on s'y attarde. Face à la typographie du *Traité de la Grammaire française*, le lecteur est contraint de suivre le développement linéaire du discours et n'a aucun moyen — ni blanc, ni italiques — de s'orienter sur la

page, ni de choisir ce qu'il va lire. Cette mise en page, ou cette absence de mise en page, contraint le lecteur à une sorte d'immersion dans un texte tout entier à la gloire du français et qui dérive régulièrement de la description à l'oraison, au discours⁵⁴. Le grammairien reste indéniablement orateur : pour Hausmann, « la formation rhétorique [de Meigret] est évidente⁵⁵ ».

- 37 Celle-ci est particulièrement sensible dans les pages où, après avoir décrit les parties du discours, Meigret en vient à aborder la syntaxe. Ce qu'il s'agit d'exposer, mais aussi de défendre, c'est le style français, l'ordre français qui suit l'ordre naturel de la pensée. Nous retrouvons ainsi la proximité entre syntaxe et style :

Il ne reste plus que la partie que les Grecs ont appelé *Syntaxis* et les Latins *constructio*, que nous pouvons appeler bâtiment ou construction ou ordonnance bonne de paroles. Car, si nous ne les savons ordonner de sorte qu'on en puisse tirer quelque sens, nous ne serons point différents de ceux qui font provision de toutes matières nécessaires à dresser quelque gros édifice, sans tenir aucune raison de commodité ni de plomb ni de ligne : ni finalement d'aucune perspective. On dit communément que ce n'est pas tout d'avoir des biens, il faut s'en savoir aider selon que la commune nécessité de la vie le requiert. Où est l'homme qui ne semblât transporté du sens, qui mettrait la cuisine et les étables au faite d'une maison : ou bien qui mît le sable à part, la chaux d'autre, et le moellon sans aucun mortier, usant de toutes choses à rebours ? Quel sens aussi tirerons-nous d'un langage, si le verbe tient le lieu d'une autre partie, et ainsi des autres, contre la commune utilité et commodité que l'usage de notre langue a introduite pour une commune intelligence ? Comme qui dirait⁵⁶ « ceux voudrais que je qui écrire se de mêlent français en plus une révérence de portassent usage commun au parler de : à et écriture la convenable et qui lui » au lieu de dire « je voudrais que ceux qui se mêlent d'écrire en français, portassent un peu plus de révérence au commun usage de parler, et à l'écriture qui lui est convenable. »

Je ne dis pas ceci sans cause : car je suis assuré qu'une bonne partie de ceux qui s'en mêlent, sont si friands de suivre le style latin et d'abandonner le nôtre que combien que leurs paroles soient naïvement françaises : la mauvaise ordonnance rend toutefois le sens obscur avec un grand mécontentement de l'oreille du lecteur et de l'assistance. De vrai, si nous considérons bien le style de la langue latine et celui de la nôtre, nous les trouverons contraires en ce que communément nous faisons la fin de clause ou d'un discours, de ce que les Latins font leur commencement : et si nous considérons bien l'ordre de nature, nous trouverons que le style français s'y range beaucoup mieux que le latin⁵⁷.

- 38 Dans ce passage, serait-il déplacé de dire que Meigret se livre à une amplification ? En tout cas, il n'a qu'une chose à dire d'un point de vue strictement linguistique : l'ordre des mots suit en français un ordre qu'il convient de respecter sous peine de devenir incompréhensible. L'auteur retarde cependant le moment d'énoncer cette proposition, qui contient finalement toute sa syntaxe. Il s'engage d'abord dans un développement métaphorique — le mauvais maçon, la maison renversée — qui doit rendre le lecteur sensible à la nécessité de partir d'une vue d'ensemble et d'ordonner les parties du discours en fonction du sens global de l'énoncé. La même idée est répétée sur différents modes, jusqu'à proposer une phrase sans ordre, où les mots se suivent de manière aléatoire (« ceux voudrais que je qui écrire se de mêlent français en plus une révérence de portassent usage commun au parler de : à et écriture la convenable et qui lui »). Le discours enfle, se nourrit de lui-même, la colère monte.
- 39 Et pourtant tout part d'une simple définition, d'une traduction du grec et du latin : « la partie que les Grecs ont appelée *Syntaxis* et les Latins *constructio*, que nous pouvons appeler bâtiment ou construction ou ordonnance bonne de paroles ». Insensiblement,

Meigret change de ton, recourt à l'interrogation, s'en prend à « ceux qui se mêlent d'écrire en français » mais oublie la « révérence » due « au commun usage de parler, et à l'écriture qui lui est convenable ». En 1550, soit peu après la *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay en 1549, Meigret défend la langue française, veut prouver que le français peut être mis en règles et qu'il a la richesse suffisante pour parler de tout. C'est pourquoi il use dans son exposé de la variété et de l'abondance : il montre que le français dispose comme le latin de ressources permettant la véritable éloquence, à savoir la variété dans l'expression. Meigret doit rehausser une certaine image de la langue, rectifier des pratiques qui altèrent son identité et sa dignité. Principe de correction qui n'est pas sans rapport avec l'amplification.

- 40 Ce parcours à travers l'histoire de la grammaire française reste à dessein éclaté : nous ne prétendons pas expliquer ou légitimer l'usage contemporain du mot *amplification* en le présentant comme l'aboutissement nécessaire d'une évolution linéaire. De même, il ne saurait être question de postuler une continuité conceptuelle. Nous avons tout simplement noté comment à chaque époque et selon des modalités diverses le domaine très complexe que couvre en rhétorique le mot *amplification* s'invitait dans le champ de la grammaire. Nous avons surtout éprouvé la porosité des frontières disciplinaires dès lors que l'on envisage la question sous l'angle pédagogique. Les auteurs de grammaires ne se limitent pas à constater les caractéristiques morphologiques et syntaxiques de la langue qu'ils décrivent, ils ont le souci de donner aussi des conseils en vue de pouvoir pratiquer authentiquement la langue, jusqu'à offrir parfois leur propre discours pour modèle.

ANNEXES

Chiflet, Laurent, *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise*, Anvers, Jacques Van Meurs, 1659, p. 175.

De la Grammaire. 175

En tous les *age*: comme, *contrage*, *orage*, *enrage* &c. Excepté, *âge*, *plage*, *page* de liure, *image*, *adage*, *suffrage*, *naufnage*, *pre-sage*.

En tous les *ache*: comme *vache*, *tache*, *cache* &c. Excepté, *rafche*, *fafche*, *lafche*, *mafche*.

En tous les *agne*: comme, *montagne*. Excepté, *gagne*.

En tous les *ape*: comme, *attrape*. Excepté, *rape*.

En tous les *aque*: comme, *attaque*. Excepté *cloaque*, *opaque*, *vaque*.

En *abre*: comme, *cabre*, *delabre*. Excepté *cinnabre*.

En *atre*: comme, *massacre*, *nacte*. Excepté, *simulacre*, *diacre*, *poüacre*, c'est à dire, vilain.

En *adre*, *esquadre* est long *ladre* & *madre*, *briefs*.

En *ate* il est *brief*: comme, *abbate*. Excepté *paste*, *haste*, *gaste*: parce qu'il y a vne s muette.

En *ane* les Verbes ont l'a *brief*: il *braue*, il *laue*, il *graue*, il *paue* &c. Excepté, il *encane* son vin. Mais les nouns ont l'a long: *braue*, *graue*, *baue*, *fuauue*, *caue*, *oüaue* &c. Excepté, de la *baue*.

10. L'A est long aux mots terminez en *ale*, *able*, *acles* sans exception.

En *ide*: comme, *barrisade*. Excepté, *malade*, *salade*, *fade*.

En *ame*: comme, *flame*. Excepté, *dame*, *bigame*: & ces Verbes, *affame*, *entame*: & tous les Pluriers des preterits, nous *aimames*, nous *aimames* &c.

En *ane*: comme, *sabane*. Excepté, *chicane*, *glane*, *fane*, *tre-pant*.

En *are*: comme, *auare*. Excepté, il *figare*, il *desmaue* il *pare*, & ces composez, *separe*, *prepare*, *compare*, &c.

En *atre*: comme, *theatre*. Excepté, *quatre*, *battre*, & ces composez.

Crédits © gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France, Paris. Permalien : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76802>

URL <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76802/f195.image.r=chiflet.langFR>

NOTES

1. Le Dictionnaire de l'Académie française définit le terme comme « une figure de rhétorique par laquelle l'orateur amplifie » (Paris, Coignard, 1694, p. 36). Même entrée en matière dans l'article *Amplification* de l'Encyclopédie (Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers*, Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand, 1751, p. 379): « AMPLIFICATION, s. f. en Rhétorique; forme que l'Orateur donne à son discours, & qui consiste à faire paroître les choses plus grandes ou moindres qu'elles ne sont en effet. »
2. B. Colombat, J.-M. Fournier et W. Ayres-Bennett dir., *Grand Corpus des grammaires françaises, des remarques et des traités sur la langue (XIV^e-XVII^e siècles)*, Paris, Classiques Garnier numérique, 2011.
3. Il s'agit de la notion de « personne amplifiée ». Voir É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 235-236.
4. J. Gardes-Tamines, *Pour une grammaire de l'écrit*, Paris, Belin, 2004, p. 77.
5. Id., *La stylistique*, Paris, Armand Colin, 2010.
6. *Bulletin officiel* (de l'Éducation Nationale, ou B.O.), hors-série n° 3 du 19 juin 2008, en ligne : [www.education.gouv.fr/bo/2008/hs3/approfondissements\[sic\].htm](http://www.education.gouv.fr/bo/2008/hs3/approfondissements[sic].htm).
7. N. Labère, *Rédiger avec style aux examens et concours*, Levallois-Perret, Studyrama, 2004, p. 130.
8. J. Gardes-Tamines & M.-A. Pellizza, *La construction du texte. De la Grammaire au style*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 77.
9. Y. Lenoir, *Pratiques enseignantes, Dossiers des sciences de l'éducation*, 14, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005, p. 88-89.
10. D. Stissi & al., *Grammaire pour lire et pour écrire*, Paris, Delagrave, 1999.

11. *Bulletin officiel*, 22 juillet 1964, p. 2312.
12. Pour une approche plus détaillée voir F. Douay, « Du discours à la dissertation », dans N. Ramognino et P. Vergès éd., *Le français hier et aujourd'hui : politiques de la langue et apprentissages scolaires*, Aix-en-Provence, Publications de l'université d'Aix-en-Provence, 2005, p. 129-150 ; A. Chervel, *Histoire de l'enseignement du français*, Paris, Retz, 2006 ; id., « Observations sur l'histoire de l'enseignement de la composition française », *Histoire de l'éducation*, n° 33, 1987, p. 21-34 ; A. Collinot et F. Mazière, *L'Exercice de la parole. Fragments d'une rhétorique jésuite*, Paris, Éditions des Cendres, 1987.
13. D'après la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, VII^e année, nouvelle série, tome deuxième, Bruges, Daveluy, 1859, p. 126.
14. A. Chervel, « Grammaire et rhétorique : petite histoire du circonstanciel », *Langue française*, vol. 41, n° 1, *Sur la grammaire traditionnelle*, 1979, p. 12.
15. *Ibid.*, p. 14.
16. G. Clerico, « Ramisme et post-ramisme : la répartition des "arts" au XVI^e siècle », *Histoire Épistémologie Langage*, tome 8, fascicule 1, *Dictionnaires, Grammaires, Catégories, Philosophie, Décryptage*, 1986, p. 53-70, ici p. 55.
17. Abel Matthieu, *Le Devis de la langue française*, Paris, Richard, 1559, 27r°.
18. *Ibid.*, 29r°.
19. *Ibid.*, 30r°.
20. Antoine Fouquelin, *La Rhétorique françoise*, Paris, Andre Wechel, 1555, p. 104. Texte repris par Jean Bosquet (*Elemens ou institutions de la langue françoise*, Mons, Charles Michel, 1586, p. 144-145), dans son « sixieme poinct, nommé admiratif ». Bosquet envisage l'exclamation sous l'angle de la production et de la réception, plus précisément sous l'angle de la lecture expressive : « Où eschet-l'Admiratif? En admiration, exclamation ou cry, & eleuement de voix procedât de douleur, ou detestation de vice & mechanceté ; aussy en expression de Ioye ; Inuenté pour augmenter, & amplifier, ou flechir la voix d'une harmonie dissemblable, selon l'affection de l'oraison : c'est a dire, de voix apre, eguë, precipitée, interrompuë, lamentable, ou plaisante, & joyeuse : & en peut auoir plusieurs en vne Periode ; pouuant aussy estre point final en sens, comme le precedent : Lequel est souuent declaré, par ces notes, ó ! hélas ! las ! ah ! ha ! hé ! & autres semblables. [...] il peut auoir lieu, par tout, ou il se rencontre, avec aucune interjection : A la fin duquel il convient aussy arrester la voix, & la hausser d'un ton lamentable, & interrompu : ou autrement, selon les figures, & affections de l'oraison. »
21. A. Fouquelin, *Rhétorique françoise*, op. cit., p. 112-113.
22. J. Bosquet, *Elemens ou institutions de la langue françoise*, op. cit., p. 148.
23. P. Kuentz, « Le "rhétorique" ou la mise à l'écart », *Communications*, 16, 1970, p. 148. Selon l'auteur, la résurgence du rhétorique, ces réactions de « retour », accompagnent des « opérations de réarticulation » : « Sous prétexte de lecture ou de diction "expressives", c'est un modèle particulier d'usage du langage qui est discrètement enseigné. Sur un fond de psychologie, c'est bien une conception de l'homme qui est constamment présumée et suggérée, celle qui, réduisant le texte au message pathétique d'une individualité privée, sous couleur de faire entendre la voix même du poète, propose une vision psychologue et naturaliste de l'homme. Ce qui est ici constitué en résidu non formalisable, c'est tout ce qui a été écarté pour les besoins de la construction d'une grammaire qui ignore l'intonation, les articulations et les pauses du discours. »
24. Louis Meigret, *Le Tretté de la grammere françoese*, Paris, Chretien Wechel, 1550, livre VIII, chap. 1. Nous citons d'après l'édition modernisée de F. J. Hausmann : Meigret, *Le traité de la Grammaire française (1550)*, Tübingen, Narr, 1980, p. 127-128.
25. Voir *ibid.*, p. 21 : « Or faut-il entendre que pour la nécessité du bâtiment de notre langage il y peut entreuenir huit parties outre les articles : qui sont le nom, le pronom, le verbe, le participe, la préposition, l'adverbe, la conjonction et l'interjection. »

26. *Ibid.*, p. 128-129 (livre IX, chap. 1).
27. *Ibid.*, p. 136.
28. Ramus renvoie ainsi son lecteur aux « notables exemples et vrai usage » (*Grammaire*, Paris, André Wechel, 1572, p. 209).
29. C. Schmitt, « Aspects historiques de la normalisation du système verbal français: le point de vue extra-hexagonal », dans R. Sampson & W. Areys-Bennett, *Interpreting the history of French*, Amsterdam, Rodopi, 2002, p. 170.
30. Par exemple celle de Laurent Chiflet qui soumet à ses lecteurs un *Essay d'une parfaite Grammaire de la langue françoise Où le Lecteur trouuera, en bel ordre, tout ce qui est de plus necessaire, de plus curieux, & de plus elegant, en la Pureté, en l'Orthographe, & en la Prononciation de cette Langue*, Anvers, Jacques van Meurs, 1659.
31. Charles Maupas, *Grammaire et syntaxe françoise* (1607), Orléans, Olivier Boynard et Jean Nyon, 1618. Maupas évoque « le style ordinaire de nostre langue », f. 66v°, ou critique un style qui n'est « ne latin ne françois », f. 130-130v°.
32. On aura reconnu la *gradatio* ; Claude Irson, *Nouvelle méthode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue françoise contenant plusieurs traitez* (1651), Paris, Pierre Baudouin, 1662, p. 131.
33. *Ibid.*, p. 132. Voir aussi les pages qui traitent des périodes.
34. Chiflet, *op. cit.*, p. 130. Il s'agit des premières lignes du chapitre 8 « Observations de la syntaxe et du style ». Ce chapitre contient sept sections : 1. Règles communes de la syntaxe, 2. Observations de la syntaxe, 3. Quelques remarques de la façon d'écrire les lettres, 4. La nécessité, l'élégance & la superfluité des répétitions de quelques mots de la langue française, 5. Quelques syntaxes qui ne suivent pas les regles ordinaires, 6. Les perfections du style, et ses differences, 7. La manière d'enseigner et d'apprendre la langue française.
35. *Ibid.*, p. 147.
36. Claude Buffier dira au début du siècle suivant que « le stile suppose ou renferme la sintaxe » et « que la sintaxe ne s'étend pas aussi loin que le stile » (*Grammaire française sur un plan nouveau*, Paris, Leclerc, Buffet, Lecomte, Montalent, 1709, p. 94). Et de préciser : « On confond souvent le stile avec la sintaxe, & il semble qu'on ait droit de le faire après Monsieur de Vaugelas ; ce qui vient sans doute de ce qu'on n'a point une idée assez précise de l'un ni de l'autre » (p. 92).
37. Chiflet, *op. cit.*, p. 136.
38. Claude Favre de Vaugelas, *Remarques sur la langue françoise utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Vve Jean Camusat & Pierre Le Petit, 1647, p. 495.
39. *Ibid.*, p. 497.
40. C. Maupas, *op. cit.*, p. 9-10.
41. Robert Estienne, *Traicté de la grammaire françoise*, Paris, Robert Estienne, p. 99.
42. A. Matthieu, *op. cit.*, 11v°.
43. R. Estienne, *op. cit.*, p. 81.
44. A. Matthieu, *op. cit.*, f. 42r°.
45. Ramus, *op. cit.*, p. 68.
46. Jean Pillot, *Gallicæ linguæ institutio, latino sermone conscripta* (1550), Paris, Etienne Grouleau, 1561, p. 260.
47. L. Meigret, *op. cit.*, p. 1.
48. Antoine Oudin, *Grammaire françoise rapportée au langage du temps* (1632), Paris, Antoine de Sommaville, 1640, p. 6.
49. C. Maupas, *op. cit.*, 172r°.
50. A. Oudin, *op. cit.*, p. 199-200.
51. Antoine Arnauld et Claude Lancelot, *Grammaire générale et raisonnée* (1660), Paris, Pierre Le Petit, 1676, p. 160.

52. Denis Vairasse d'Allais, *Grammaire Méthodique contenant en abrégé les Principes de cet art et les règles les plus nécessaires à la langue française*, Paris, chez l'auteur Vairasse d'Allais, 1681, p. 37.
53. S. Macé, *L'amplification, approche rhétorique et stylistique* (à paraître).
54. Immersion accentuée pour le lecteur de 1550, qui doit affronter un système graphique nouveau.
55. F. J. Hausmann, *Meigret humaniste et linguiste*, Tübingen, Narr, 1980, p. 46.
56. Nous modernisons les graphies (et introduisons les guillemets), mais les graphies originales, que voici, accentuent l'étrangeté des formulations forgées par Meigret : « *çeus voudroꝝ qe je qi ecrire se de mēlet François ęn plus un reveręçe de portasset uzaje commun ao parler de : a, ę ecritture la convenable ęt qi luy : au lieu de dire je voudroꝝ qe çeus qi se mēlet d'ecrir' ęn François, portasset un peu plus de reveręç' ao commun uzaje de parler, ę a l'ecritture qi luy ęt convenable. »*
57. L. Meigret, *op. cit.*, p. 140-141.
-

AUTEUR

CENDRINE PAGANI-NAUDET

Nice, UMR 7320 BCL (Bases, Corpus, Langages)